

Phallus et macaronis

Par Camille Bonvalet*

Pierre Lamalattie décortique avec brio le milieu de l'art contemporain.

Pierre Lamalattie est un habitué du portrait. Il peint, c'est sa fonction première. Il réalise ce qu'il appelle des curriculum vitae, miniatures de ses contemporains accompagnées de quelques mots qui les décrivent : « Marie-Laure, pour la compta elle est balèze », « Anthony, il espère bien se faire des nanas ». Il ne les résume pas, il les résume. Dans "121 curriculum vitae pour un tombeau", son deuxième roman, il les donne à voir, ses ex-collègues de l'agro ou ses vieilles amies, parce qu'il s'intéresse aux humains, il aime les observer. "L'Art des interstices" est son troisième ouvrage. Cette fois, il dépeint. À l'instar de la dernière palme d'or "The Square", l'ancien critique d'art braque sa plume sur l'art contemporain. Sous couvert des efforts d'un père veuf pour réussir l'éducation de sa fille, il nous livre une analyse ultra référencée de ce milieu. Fiction et documentaire mêlés, le lecteur est instruit sur le prix Marcel Duchamp, la nouvelle figuration naturaliste sans avoir l'impression d'être submergé par un tas d'informations rébarbatives. On nous mène aussi au questionnement : quelle place trouver dans l'art contemporain lorsque l'on

a une appétence pour la désuétude ? Comment les plasticiens définissent-ils la modernité ? Dans une scène centrale du livre, on est à la FIAC. Les rencontres artistes-critique donnent lieu à des citations éminentes (!) : « Quand Yayoi Kusama faisait des installations, elle aimait mélanger des tronçons de phallus et des macaronis ». Dans une autre scène, on plaint Florian, ce beau frère un peu ringard qui peine à donner une dimension grandiose à sa passion pour la peinture naturaliste. Chez Lamalattie, on flotte toujours entre ironie et compassion profonde. Le contexte socioprofessionnel sert de justification pour redire quelque chose du monde. "L'Art des interstices" redessine celui de l'art, en faillite de modestie. On ne juge pas, on se contente de contempler, parce que « c'est là, dans les interstices du chaos, qu'on peut trouver quelques parcelles de divin ». C.B.

L'art des interstices, de Pierre Lamalattie, l'Éditeur, 542 p., 22 €.

* Écrivain, dernier ouvrage paru : "365 jours", chez Vertaune.

Le m'as-tu-lu de Mourlet

Par Michel Erman*

L'histoire d'une revue à rebours de l'idéologie m'as-tu-vu chic et gaucharde.

Dans les années 70, au temps du m'as-tu-vu gauchiste qui se voulait l'arbitre des élégances littéraires et culturelles, Michel Mourlet crée "Matulu", une revue iconoclaste revendiquant une salubre indépendance. Le choc de la culture et de ses héritages contre le chic soixante-huitard et ses vanités ! Sous le calembour pointe l'ironie, on avait avant tout de l'esprit dans "Matulu". Mourlet n'a pas peur de publier des articles au long cours quand un livre, une pièce de théâtre ou un film en valent la peine. On pratique une critique sans ostentation ni détestation, le talent seul décide. Une critique de goût où se côtoient, entre autres, Philippe Jaccottet, Julien Green, Georges Perros, Flannery O'Connor, Kawabata, Eugène Ionesco, Fritz Lang, Bernard Noël ou Jacques Serguine, auteur d'un fameux éloge... On trouve parfois quelques fulgurances qui revisitent l'histoire littéraire, ainsi lorsque J.-P. Martinet fait sortir "La Nausée" de Sartre non pas du "Voyage au bout de la

nuit" mais d'une phrase de M. Teste : « le regard d'un homme qui ne reconnaît pas ». Une critique valéryenne, en somme. On débat de philosophie politique (mais jamais de politique au sens immédiat du terme !) avec Montesquieu plutôt qu'avec Marx. On demande à des écrivains (et non à des sémiologues !) de parler cinéma. Cette anthologie, admirablement présentée par François Kasbi, est une véritable mine. Je donnerai bien des ouvrages critiques pour ce petit joyau que constitue le dossier consacré à Michel Déon, dans le n° de l'été 1973, où l'on peut lire ces mots : « Il est difficile pour un écrivain de regarder son nombril, il vaut mieux regarder celui des autres, et surtout celui des femmes. Il est plus joli ». M.E.

Matulu, Journal rebelle (1971-1974), anthologie par François Kasbi, Editions de Paris Max Chateil, 478 p., 20 €.

* Écrivain et philosophe, dernier ouvrage paru : "Au bout de la colère" chez Plon.

LA VIE EST UN ROMAN Par Alain Paucard*

Métaphysique de la cellulite

L'homme n'a pas de cellulite parce que c'est laid. Pierre-Paul Rubens en est-il le chantre mou ? Je me souviens d'avoir visité une exposition de Rubens en craignant que les tableaux se décrochassent et que les nus féminins représentés, soudainement devenus vivants, s'effondrassent sur moi, m'écrasant, m'ensevelissant dans les sables mouvants de cette « inflammation du tissu conjonctif cellulaire » (Petit Robert, 1977). L'abîme ne rend pas ses morts ! Émile Verhaeren a consacré une étude à Rubens où je note une phrase avec laquelle je suis en total désaccord : « L'unité la plus pure règne donc et dans son caractère et dans son art, et cette unité se résume en un seul mot : bonheur ». Je ne

vois aucun bonheur – existe-t-il d'ailleurs ? – chez Rubens mais de l'angoisse. Angoisse, peur, instabilité névrotique, incertitude, sont les trois mousquetaires de la métaphysique de Rubens. Afin qu'il n'y ait pas la moindre ambiguïté, j'affirme que je préfère n'importe quel tableau de Rubens à l'accumulation des déchets contemporains (colonnes de Buren, fondation Vuitton, etc.) A.P.

Pierre-Paul Rubens, d'Émile Verhaeren, Les Éditions de Paris/Max Chateil, 78 p., 13 €.

* Écrivain, dernier ouvrage paru : "Mille et un regrets", en collaboration avec Philippe Dumas chez Jean-Cyrille Godefroy.



Une savoureuse mise en bouche dans la langue d'Audiard et de Boudard. Patrick Poivre d'Arvor Radio Classique

Un argot bien ficelé pour se remplir la chaudière. Paul Wermus France 3

Ce trublion du stylo est un as de la fourchette ! Gilles Pudlowski

PUBLICITE